

le métier de forain en exhibant simplement ses animaux.

En attendant, il installa leurs cages chez lui.

Malheureusement, sa femme ne partageait aucunement ses goûts pour le voisinage des carnivores, dont les rugissements lui causaient une frayeur perpétuelle et l'empêchaient de dormir.

On comprend les scènes qui suivirent : D... ne voulant pas se débarrasser de ses hôtes incommodes, sa femme fut obligée de le quitter. Il fut tellement désespéré de cet abandon, qu'il résolut de mettre fin à ses jours.

Mais, voulant être original jusqu'au bout il décida qu'il se ferait dévorer par ses lions. A cet effet, il les laissa vingt-quatre heures sans leur donner aucune nourriture, puis il pénétra dans la cage.

On surprie ! les terribles animaux vinrent docilement se coucher à ses pieds.

On conçoit son étonnement, mais sa résolution de mourir était inébranlable, et, furieux, il se mit à frapper à coups redoublés ceux qu'il avait choisis pour tombeaux vivants.

Mais ils se blettaient craintifs dans un coin.

Cette expérience démontra à D... qu'il possédait les qualités requises pour maîtriser les carnivores.

Enchanté de sa découverte, il abandonna ses idées de suicide, et aujourd'hui ses anciens collègues, les marchands de pain d'épice demandent avec quelque étonnement comment ce métier si pacifique a pu développer en lui la puissance de volonté si nécessaire à un dompteur.

Il y aura le 8 janvier à Washington, un concours entre compositeurs d'imprimerie pour la rapidité de la composition.

Les prix seront un composteur d'or et un composteur d'argent.

La direction du Bureau Veritas vient de publier la liste des sinistres maritimes, signalés pendant le mois d'octobre 1874, concernant tous les pavillons.

Elle fournit les statistiques suivantes : Navires à voiles signalés perdus : 210, savoir : 105 anglais, 23 français, 21 norvégiens, 18 allemands, 11 hollandais, 7 danois, 7 suédois, 4 italiens, 4 russes, 3 américains, 2 autrichiens, 2 espagnols, 1 portugais et 2 pavillons inconnus. Dans ce nombre sont compris 5 navires à voiles supposés perdus corps et biens, par suite de défaut de nouvelles. Navires à vapeur signalés perdus : 12, savoir : 4 anglais, 4 français, 1 espagnol, 1 hollandais, 1 norvégien et 1 suédois. Dans ce nombre sont compris 2 navires à vapeur supposés perdus corps et biens par suite de défaut de nouvelles.

— Découverte d'une forêt antédiluviennne. — Le journal le East Anglian Daily Times annonce la découverte que vient de faire un savant, M. J. T. Taylor, d'une forêt enterrée dans le comté d'Oswell.

La forêt est représentée par une couche de tourbe renfermant des troncs, des feuilles et des fruits de chêne, de l'ormé, du noisetier, du pin, entremêlés d'ossements d'animaux antédiluviens et de restes de mammouths.

Un lit de coquillages d'eau douce renfermant des espèces que l'on ne retrouve plus dans l'Oswell, git au dessous de la tourbe. M. Taylor fait la remarque que cette forêt est contemporaine d'autres forêts établies le long de la côte et qui ont dû exister avant la dépression des terres qui reliaient l'Angleterre au continent.

— UN ATHLÈTE D'UNE VIGUEUR PRODIGEUSE, originaire de la Martinique, et nommé ou plutôt surnommé Trib le Mulâtre, avait porté un défi à un boxeur nommé John Travers.

John n'a pas l'honneur d'être le champion de l'Angleterre, mais il jouit cependant d'une véritable célébrité acquise par des prouesses nombreuses.

Le bruit de ce défi de boxe, ainsi qu'il arrive toujours en Angleterre, se répandit aussitôt dans le monde des amateurs. Le mulâtre mettait en jeu la somme de 100 liv. st. (2,500) ; des tenants se présentèrent pour John Travers et parurent la somme pour lui.

Des paris considérables s'engagèrent en outre, selon la coutume anglaise, et le jour du fut arrêté. L'assaut devait avoir lieu dans un champ qui se trouve à quelque distance de la ville de Gravesend, au milieu des marais de Grenhithe.

Au jour fixé, à l'heure dite, les parieurs arrivèrent en foule, avec prudence cependant et sans bruit, de peur d'éveiller l'attention des policemen qui sussent à coup sûr, et comme c'est leur devoir, empêché le combat.

Au milieu de l'arène, Trib le mulâtre était debout. Nu jusqu'à la ceinture, il était orgueilleusement son thorax de bronze florentin et ses biceps d'hercule.

De stature moyenne, large d'épaules, mince de taille, il était réellement superbe à voir, avec ses entrecroisements puissants de nerfs et de muscles, sous son épiderme luisant.

Les deux tenants, ou témoins, étaient derrière lui, dépositaires des cent livres engagées.

A l'autre extrémité de l'enceinte, les témoins de John Travers regardaient avec admiration l'adversaire de leur champion et semblaient inquiets.

C'est qu'en effet leur inquiétude avait raison d'être — non seulement à cause de la vigueur apparente du mulâtre, mais encore par le fait de l'absence du boxeur blanc.

Comment ? Pourquoi ? On ne sait, mais John n'était pas là.

On le cherche, on l'appelle, rien ! John Travers n'était pas venu.

qui était venue de loin pour voir battre des hommes, et qui, en outre, avait engagé des paris considérables pour le boxeur anglais. Elle cria et tempêta, exigeant que le combat eût lieu avec un autre boxeur, s'il s'en trouvait dans l'assistance.

Le mulâtre hésita, puis consentit : — Donnez moi seulement un adversaire digne de moi ! dit-il vaiteusement.

Il se trouvait bien des boxeurs de profession dans la foule, ce genre de spectacle attire naturellement les hommes du métier. Deux se levèrent, mais ils reculérent, cet athlète les terrifiait, ce lutteur paraissait trop redoutable.

Un troisième pourtant, nommé Halley, accepta le combat.

Trib sourit superbement. Il ferma ses poings, fit craquer ses muscles, et froidement se mit en garde.

Au quatrième coup Halley tomba, rendant le sang par le nez et par la bouche, suffoqué, hors d'état de continuer. Les terribles poignets du mulâtre l'avaient frappé quatre fois comme des marteaux de bronze, avec une précision meurtrière ; l'homme gisait, vaincu.

La foule, électrisée de cette vigueur, acclama le boxeur, qui souriait toujours.

— A un autre ! dit-il en haussant les épaules.

Personne ne se présenta.

— Il n'y a donc pas d'hommes ici ! cria-t-il avec mépris, et personne ne veut donc gagner cent livres ?

— Mais, je le veux ! répondit une voix.

Et un homme franchit la corde de l'arène.

C'était un tout jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, mince et d'apparence presque chétive. Tout pâle, il dépeçait ses vêtements d'un tour de main et montra son torse et ses bras.

Certes, il n'était pas débile, et c'était encore un adversaire à compter — mais en face de cet athlète... c'était un enfant en face d'un géant, David en face de Goliath.

Trib regarda avec surprise d'abord, puis avec dédain, ce champion désireux : — Non dit-il. J'ai demandé un homme, et tu n'es qu'un baby auprès de moi !

— En garde ! cria l'enfant, et défends-toi bien, car je passe pour avoir la main lourde.

Le mulâtre lui tourna le dos.

— Allons donc ! fit-il en haussant les épaules.

Mais la foule intervint encore et força, par ses cris et ses injures Trib d'accepter cette lutte inégale.

— Soit ! dit-il, mais alors qu'on m'attache le bras gauche sur le dos, ma main droite en/tra.

Le jeune homme ne voulait pas accepter cette concession, mais son infériorité était si grande, que la foule l'y contraignit. On lia le poignet gauche de Trib à sa ceinture, et il se mit en garde avec un seul bras. Il souriait encore, mais son sourire était contraint. Il semblait affecté et peiné.

Le combat commença.

A peine le signal était-il donné que l'enfant bondit et asséna deux coups de poings de toutes ses forces dans la poitrine du mulâtre. Celui-ci ne broncha pas et se contenta de répondre par une poussée qui fit rouler son adversaire à cinq pas.

Le jeune homme se releva meurtri, courut au colosse et lui donna de son poing fermé un violent coup en pleine figure ; le sang jaillit, il lui avait broyé le nez et cassé une dent.

Alors la figure de Trib devint effrayable : ses lèvres rouges pâlirent, un feu sombre jaillit de ses yeux, la douleur et la colère lui arrachèrent un cri inarticulé, et, rapide comme la foudre, il détendit le terrible ressort de son bras.

On entendit un bruit sourd et l'enfant tomba roide sur le terrain. L'attaque et la riposte n'avaient duré que quatre secondes.

On releva aussitôt le jeune boxeur et on l'emmena. Sa tête pâle roulait inanimée et livide sur ses épaules, il avait les yeux fermés. D'un seul coup de poing le mulâtre lui avait brisé le bras droit et fracassé la poitrine. Il était mourant, il étouffait ; il mourut au bout de cinq minutes.

Cette catastrophe fit grand bruit : Trib, entraîné par ses témoins, disparut dans la foule ; on le croit caché à Londres, où la police le recherche activement.

Avait-il tort, cependant ? Et les coupables ne sont-ils pas ceux qui l'ont forcé à accepter ce combat inégal ? Lui était-il possible de mesurer son coup ? Un lutteur sur le terrain est-il toujours sûr de sa vigueur et le mulâtre, frappé lui-même, n'est-il pas excusable ?

L'affaire en est là.

Quant au malheureux jeune homme, si lamentablement tué ainsi, c'est le fils unique d'une pauvre veuve qui reste sans ressource.

Le lendemain de la lutte, un inconnu a apporté à la mère une lettre contenant « cent livres » en bank-notes, juste le prix du combat. Il s'est retiré sans dire de quelle part il venait. Ne serait-ce pas le mulâtre qui répare ainsi, autant qu'il est en son pouvoir, le malheur dont il est la cause involontaire ?

Le récit que nous avons fait de cette affreuse histoire d'un jeune homme, presque un enfant, tué par un colosse, n'a qu'un but : dire une fois de plus combien est abominable cette coutume anglaise — la boxe — qu'en nous vantant tant et que quelques anglo-manes voudraient introduire en France.

Une vilaine lutte, un laid combat, une odieuse chose, dans son principe comme dans ses conséquences ! G. MAILLARD.

— Vendredi dernier, le tribunal correctionnel d'Avignon a rendu son jugement, dans l'affaire des troubles de Vézénas, des

qu'il était venue de loin pour voir battre des hommes, et qui, en outre, avait engagé des paris considérables pour le boxeur anglais. Elle cria et tempêta, exigeant que le combat eût lieu avec un autre boxeur, s'il s'en trouvait dans l'assistance.

Le mulâtre hésita, puis consentit : — Donnez moi seulement un adversaire digne de moi ! dit-il vaiteusement.

Il se trouvait bien des boxeurs de profession dans la foule, ce genre de spectacle attire naturellement les hommes du métier. Deux se levèrent, mais ils reculérent, cet athlète les terrifiait, ce lutteur paraissait trop redoutable.

Un troisième pourtant, nommé Halley, accepta le combat.

Trib sourit superbement. Il ferma ses poings, fit craquer ses muscles, et froidement se mit en garde.

Au quatrième coup Halley tomba, rendant le sang par le nez et par la bouche, suffoqué, hors d'état de continuer. Les terribles poignets du mulâtre l'avaient frappé quatre fois comme des marteaux de bronze, avec une précision meurtrière ; l'homme gisait, vaincu.

La foule, électrisée de cette vigueur, acclama le boxeur, qui souriait toujours.

— A un autre ! dit-il en haussant les épaules.

Personne ne se présenta.

— Il n'y a donc pas d'hommes ici ! cria-t-il avec mépris, et personne ne veut donc gagner cent livres ?

— Mais, je le veux ! répondit une voix.

Et un homme franchit la corde de l'arène.

C'était un tout jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, mince et d'apparence presque chétive. Tout pâle, il dépeçait ses vêtements d'un tour de main et montra son torse et ses bras.

Certes, il n'était pas débile, et c'était encore un adversaire à compter — mais en face de cet athlète... c'était un enfant en face d'un géant, David en face de Goliath.

Trib regarda avec surprise d'abord, puis avec dédain, ce champion désireux : — Non dit-il. J'ai demandé un homme, et tu n'es qu'un baby auprès de moi !

— En garde ! cria l'enfant, et défends-toi bien, car je passe pour avoir la main lourde.

Le mulâtre lui tourna le dos.

— Allons donc ! fit-il en haussant les épaules.

Mais la foule intervint encore et força, par ses cris et ses injures Trib d'accepter cette lutte inégale.

— Soit ! dit-il, mais alors qu'on m'attache le bras gauche sur le dos, ma main droite en/tra.

Le jeune homme ne voulait pas accepter cette concession, mais son infériorité était si grande, que la foule l'y contraignit. On lia le poignet gauche de Trib à sa ceinture, et il se mit en garde avec un seul bras. Il souriait encore, mais son sourire était contraint. Il semblait affecté et peiné.

Le combat commença.

A peine le signal était-il donné que l'enfant bondit et asséna deux coups de poings de toutes ses forces dans la poitrine du mulâtre. Celui-ci ne broncha pas et se contenta de répondre par une poussée qui fit rouler son adversaire à cinq pas.

Le jeune homme se releva meurtri, courut au colosse et lui donna de son poing fermé un violent coup en pleine figure ; le sang jaillit, il lui avait broyé le nez et cassé une dent.

celles-ci aient le caractère d'actes officiels. De suppression, de détournement et de fraude il ne saurait être question de l'espèce.

Il est certain que le manque d'ordre et le peu de soin dont M. d'Arnim a fait preuve méritent le blâme, mais sa négligence tombe uniquement sous l'application des règlements administratifs et nullement sous l'application des dispositions pénales.

Le défenseur conclut en demandant pour son client un verdict d'acquiescement, au nom de cette vieille devise prussienne *Suum cuique*.

L'audience a été levée à 6 heures.

A demain, à 10 heures, la continuation du procès.

LA GUERRE CARLISTE.

Madrid, 14 décembre. — Le général Loma va mieux.

Le commissaire et le contre-maître du steamer naufragé *La Plata* sont sauvés. Quatre courriers de France manquent.

LE PASSAGE DE VÉNUS.

Saint-Petersbourg, 14 décembre. — On a reçu des stations russes les renseignements suivants concernant les observations relatives au passage de Vénus sur le soleil : A Metternich, on a mesuré au moyen de l'héliomètre 3 contacts, 8 diamètres et 80 distances ; à Téhéran, les observations ont complètement réussi ; à Thèbes, en Egypte, le temps a été favorable et l'on a fait d'importantes observations ; à Kischta et à Passicot on a obtenu des photographies.

DERNIÈRE HEURE

Paris, 15 décembre, 2 heures 15 m. soir.

Le bruit que M. de Cisseay aurait prononcé des paroles bellicieuses à la dernière séance de la commission de l'armée est démenti. M. de Cisseay s'est borné à discuter le nombre de compagnies nécessaires par bataillon, au point de vue de la tactique, faisant ressortir que la transformation proposée exigeait plusieurs années, et occasionnerait ainsi un nouveau trouble dans l'organisation de l'armée, après l'ébranlement déjà causé par les modifications introduites en 1871.

Une lettre de Berlin dit qu'après avoir entendu la lecture de documents écrits en janvier 1874, où M. d'Arnim maltraite la société française, l'accusé exprima ses regrets d'avoir, sous l'impression du moment, employé des termes qu'il considère devoir rétracter aujourd'hui. L'attitude de M. d'Arnim a produit sur l'auditoire une très vive impression.

COMMERCE

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

HAVRE, 15 décembre. (Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et Co, représentés à Reubaix par M. Bulteau-Denhonnets.)

Marché calme, sans changement, plutôt meilleure tenue.

LIVERPOOL, 15 décembre. Ventes 10,000 b. Marché inchangé.

NEW-YORK, 15 décembre. Coton 14 1/8. Recettes de trois jours : 77,000 b.

AVIS DIVERS

HAVRE, 14 décembre. — Citons : Les fortes recettes de samedi aux Etats-Unis, nous ont fait commencer la semaine avec une demande des plus restreintes, et les prix sont décidément plus faciles ; on peut même signaler dans l'ensemble une dépréciation d'environ 1 fr. ; les très ordinaires Louisianais valent encore cependant de 96 à 97 fr.

A livrer, il ne s'est rien fait dans les provenances d'Amérique, mais les Oomsa ont dû motiver la vente de 2000 b. good fair, en plusieurs lots, à 65 fr. pour embarquement février ; mars, par vapeur ou steamer.

Les ventes notées à quatre heures ont été de 395 b.

A terme, on a dû faire du Louisiana janvier, à 91 fr., auquel prix on reste vendeurs, avec acheteurs à 90 fr.

BURNES-AYRES, 10 décembre. — Laines : Arrivages 1008,000 arrobes environ de la nouvelle tonte. Nos premières laines sont d'assez bonne nature, propres mais pas bien conditionnées. Ou les paie cher, ces derniers jours. Nos cois sont : fine de choix classée pour le Havre, de 90 à 95 l'arr., soit 210 à 220 fr. ; dito bonne courante de 85 à 90, soit 200 à 210 fr. ; bons mélanges pour le Midi, de 82 à 87 s. soit 195 à 205 fr. ; bonne qualité pour la Belgique, de 75 à 80 s., soit 180 à 190 fr. ; défectueuses à inférieures, de 65 à 70 s. soit de 160 à 170, et tout les 100 kil., à quoi en Europe, coût, fret et assurances.

ÉTRENNES

PARIS-JOURNAL

Paris-Journal multiplie les primes qu'il ne cesse d'offrir à ses abonnés.

3me Combinaison

Pour 32 fr. : Une MONTRE DE DAME EN OR, boîte en or fin, couronné, échappement à cylindre, huit jours en rubis, diamètre 13 x 14 lignes ; ou bien, pour 35 fr. une MONTRE D'HOMME EN OR, exactement pareille à la précédente, dont elle ne diffère que par le diamètre, qui est de 11 lignes.

Pour avoir droit à l'une de ces combinaisons, il suffit de prendre un abonnement de 60 fr., et de payer un semestre en sous-croissant. Les montres sont expédiées franco, et les pendules aux frais du destinataire.

Les montres sont fournies par la maison N. MAAS, boulevard St-Basle, 111 (et non 104), et les pendules par la maison FARCO. Les unes et les autres sont livrées repassées et garanties pendant deux ans.

Ecrire à M. BOURGET, 9, rue d'Aboukir, Paris. 7888.

MARDI PROCHAIN 29 DÉCEMBRE A GAGNER

60,000 francs | 3,000 francs

5,000 | 2,000

et autres Lots du Tirage définitif (mardi prochain) de la Loterie des Orphelins, seule Grande Loterie autorisée dans toute la France. — Adresser immédiatement mandat-poste DIX francs à M. Ad. Rion, rue Rivoli, 68, Paris, et on recevra tout de suite franco, dans une caisse, QUATRE CHAN-CES de gain du Gros Lot de 60,000 francs et de tous autres Lots, et les CINQUANTE BONS LIVRES Ad. Rion (c'est une œuvre couronnée), Bibliothèque, morale, instructive, recommandée à toutes les familles. Ce sont d'utiles Etrennes. — La Liste des Numéros gagnants sera envoyée le 31 décembre, — et, comme riches étranges, elle indique les lots, compris le Gros Lot de 60,000 francs.

Nous engageons nos lecteurs à voir avec intérêt la combinaison avant-garde de crédit musical et littéraire offerte par la Maison Abel Pilon à Paris. — On demande des représentants.

SANTÉ A TOUS rendue sans mé- purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite : REVALESCIERE.

Vingt-sept ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dysenteries, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, toux vrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. — 79,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse de Combeaux, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuard de Decies pair d'Angleterre, etc., etc.

Certificat N° 69,719.

HYDROPISE, RÉTENTION. — Trois en sont radicalement guéris. Pour les toux gagues par un refroidissement, cela les arrête à la minute ; pour les rétentions d'urine et les maux d'estomac, cela produit le meilleur effet et chasse la mélancolie.

Plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médicaments. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25 ; 1/2 kil., 4 fr. ; 1 kil., 7 fr. ; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits de Revalesciere se mangent en tout temps, soit à sec ou trempés dans de l'eau, du lait, café, chocolat, thé, vin, etc. Ils rafraichissent la bouche et l'estomac, enlèvent les nausées et vomissements, même en grossesse ; en mer, ainsi que toute irritation et toute odeur fétide en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. Améliorant le sommeil, l'appétit et la digestion, ils nourrissent, en même temps, mieux que la viande, donnent un sang pur et des chairs fermes et fortifient les personnes les plus affaiblies. En boîtes, de 1/4, 7 et 60 francs.

— La Revalesciere chocolat rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit dix fois plus que la viande et que le chocolat ordinaire, sans échauffer. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 c. ; de 24 tasses, 4 fr. ; de 48 tasses, 7 fr. ; de 576 tasses, 60 fr. ; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt à Roubaix chez MM. Coille, pharmacien, Morelle-Bourgeois ; Léon DANJOU, pharmacien, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Toulon ; et chez les pharmaciens et épiciers. — Du BARRY et Co, 26, Place Vendôme, à Paris.

106, RUE NATIONALE, 106 (angle du Square Jusseff) LILLE

MACHINES A COUDRE

WHEELER & WILSON

Unique méd. d'or, Paris 1867

Unique croix de François-Joseph. Exp 1873, Vienne

Aucune véritable WHEELER et WILSON sans la marque de fabrique ci contre, qui se trouve sur le mouvement et sur le bâti.

La fabrication de WHEELER et WILSON a dépassé les 400,000 comme numéros d'ordre. Ne confondez pas avec des machines anciennes annoncées ailleurs au desous du cours. Le numéro d'ordre supérieur aux 800,000, se trouvant sur la plaque, est une garantie pour l'acheteur de profiter des derniers perfectionnements.

Toutes les « SILENCIEUSES » ne sont que des imitations européennes de la véritable machine américaine W. H. et W.

Seul dépôt pour le Nord chez

H. SEELING

106, RUE NATIONALE, 106